

toutes ces richesses vont devenir bientôt la proie des barbares. Ici une grave question se présente naturellement. Comment et pourquoi Dieu a-t-il frappé Rome avec une telle rigueur, après lui avoir pardonné ? Bossuet, ce grand penseur, a dit, en parlant de la chute de Rome : « Rome, il est vrai, avait embrassé le christianisme, mais elle s'est convertie trop tard ; elle avait épuisé les grâces que Dieu lui avait destinées. » D'autres répondent à cette question, en disant : « La société romaine était complètement pardonnée, mais elle n'a pas su profiter du pardon. Elle eut dû continuer à honorer la religion et à observer ses commandements. Au lieu de cela, elle revint plus d'une fois à son vomissement, se fit païenne avec Julien et fut le siège de toutes les hérésies. Alors, Dieu irrité, la précipita sans pitié, sans vouloir lui accorder un pardon, dans l'avenir. C'en est fait, dit Dieu, ce peuple n'est plus mon peuple. Rome, lors de l'irruption des barbares, était encore plongée dans la mollesse et dans le vice. Il fallait donc une nation nouvelle, une nation plus forte et plus robuste. Tous les peuples du monde sortent alors de leur engourdissement ; ils secouent la tête, regardent du même côté vers Rome ; mais tous ont le même but, tous ont la même pensée, tous ont les yeux tournés vers l'Occident. Ils se mettent en marche : ni les glaces du nord, ni les montagnes ne les arrêtent : ils sont poussés par le souffle de Dieu. Attila s'avance : rien ne lui résiste sur son passage. Rome est prise et saccagée. Viennent ensuite les Goths, les Hérules, les Gépides, les Vandales, les Cimbres, les Teutons et les Francs, tous se dirigent vers l'Occident, tous se jettent sur l'empire romain. « Au milieu d'eux, on remarquait, dit l'ancien historien de Rome (Tacite), une nation qui avait pour emblème une cotte d'armes parsemée d'abeilles. Par-mieux, dit-il, la femme est respectée. Ils sont doux pendant la paix et au foyer domestique ; mais à la guerre, ils sont terribles et invincibles, ils sont courageux sur le champ de bataille, frappent leurs boucliers de deux lances et chantent des hymnes guerriers. » Ce sont les Francs. Le roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, ayant dévasté toutes les contrées qu'il avait rencontrées sur son passage, menaçait d'envahir les Gaules où les Francs s'étaient fixés. Attila, repoussé sous les murs d'Orléans, fut complètement défait dans les plaines de Châlons-sur-Marne, par les Francs et les Romains réunis. Les Francs profitèrent de cette victoire pour agrandir leurs États, cependant ils étaient encore infidèles, mais en 456 ils se convertirent à la vraie foi et furent depuis cette époque le soutien de la religion. M. Desmazures a terminé en disant quelques mots sur la succession des grands rois, des grands pontifes et des grands guerriers qui brillèrent en ces temps de luttes et de souffrances, et parmi lesquels est Charlemagne. Ce grand empereur qui fut l'appui et le défenseur de la religion, fut aussi le protecteur des lettres et des arts. Il étend ses deux bras, de l'un il arrête les invasions du nord, de l'autre il refoule les invasions du midi et, en même temps, il protège les sciences. Charlemagne, après avoir soumis les barbares, consacra son glorieux repos à corriger la législation des Francs. Il composa lui-même des lois qui, sous le nom de capitulaires, sont remarquables même maintenant. A l'époque où il régnait, l'Occident était plongé dans une profonde ignorance ; ce n'était guère qu'en Italie que l'on trouvait quelques savants. Charlemagne fit venir de cette contrée les hommes les plus éminents, et, avec leur concours, il établit dans ses États de nombreuses écoles et mit tout en œuvre pour y faire fleurir les études. Il organisa, dans son palais, une école où il ne dédaignait pas d'assister. « Ainsi, nous terminerons cette étude des premiers siècles de la société moderne par cette grande et imposante figure de Charlemagne qui, d'une manière ou d'une autre, dans ces temps malheureux, a réuni en lui toutes les qualités qui peuvent faire le grand homme, le grand génie et le souverain chrétien. »

A la leçon suivante nous étudierons le monde romain."

RAYMOND GIROUX,
Elève de l'Ecole Normale.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, DONNÉ
À L'UNIVERSITÉ LAVAL.

I.

L'histoire est l'enseignement du passé, et dans les actions des hommes et des nations qui font le sujet des études de celui qui s'occupe d'histoire, il y a toujours à voir soit un encouragement pour le bien, soit une leçon qui apprend à éviter le mal. N'avoir rien appris de ceux qui nous ont précédés, c'est, suivant l'expression de Cicéron, avoir laissé dormir son intelligence dans le sommeil d'une enfance prolongée.

En étudiant l'histoire de France et l'histoire de nos pères, l'his-

toire de notre race en un mot, nous trouverons que deux choses ont constamment maintenu cette race au niveau élevé dont jamais elle n'est descendue, même au milieu des plus grands revers de fortune ; ces deux choses sont la Religion et l'Honneur. François Ier, à la suite de la bataille de Pavie, prisonnier de son puissant rival, était bien inspiré du véritable génie français, quand il écrivait à sa nation en larmes, ce mot si noble et si fier : « *Tout est perdu, fors l'honneur !* »—Il savait bien que quand l'honneur est sauf tout n'est pas perdu, et la suite a prouvé qu'il n'avait pas compté en vain sur ce noble côté du caractère français.

L'étude de l'histoire du Canada fut, pendant longtemps, très négligée et jusqu'au commencement de ce siècle, on ne comptait à peu près de véritable historien que le P. Charlevoix, dont la charmante et intéressante histoire ne s'occupe que de temps déjà assez reculés de nous.

Depuis un demi-siècle il s'est fait des travaux importants sur l'histoire du Canada, et on s'est surtout occupé de recueillir, de classer et de co-ordonner les mémoires et les documents épars qui étaient comme les matériaux encore dispersés de nos monuments historiques.

Parmi ces infatigables travailleurs auxquels le pays doit tant de reconnaissance, on compte M. le Commandeur Jacques Viger, que la mort vient d'enlever du milieu de nous et qui a eu au moins le bonheur, c'est le mot, de mourir au milieu de ses chers manuscrits. Notre regretté compatriote, en consacrant sa vie à l'étude des documents historiques de son pays lui a légué un nom honorable, connu de tout le continent américain et qui n'est pas resté étranger à l'Europe.

Mentionnons encore cet autre travailleur (M. Faribault) qui a eu la douleur de voir brûler deux fois de précieuses collections, amassées par ses soins, et qui a rendu un éminent service à l'histoire, en publiant son excellent « Catalogue raisonné des ouvrages sur l'Amérique et le Canada. »

M. Bibaud est encore un jeune homme qui a rendu d'éminents services à l'histoire du pays, non seulement en écrivant lui-même une histoire du Canada ; mais en recueillant dans une série de publications diverses une foule de documents importants.

Un autre écrivain d'un rare talent (M. Garneau) a laborieusement consacré une partie de sa vie à écrire une histoire du Canada qui est aujourd'hui la plus connue et la plus répandue en Amérique et en Europe.

Un grand nombre de documents précieux pour l'histoire du Canada ont été perdus, par l'incendie ou par l'incroyable indifférence de ceux aux mains desquels ils sont tombés. C'est ainsi que « le journal des jésuites », tenu, jour par jour et dans lequel il était parlé de tous les événements importants arrivés dans la colonie, a disparu, à l'exception d'un seul cahier sur trois, échappé par hasard à la destruction. C'est feu M. Cochrane qui a conservé ce seul cahier à l'histoire, en le retirant d'une boîte à bois où on l'avait jeté, pour allumer le feu dans un des appartements du Château St. Louis, plusieurs années après la cession du pays. Recueillons donc les monuments de notre histoire.

Nous n'avons pas comme l'Europe de nombreuses et antiques dates à évoquer ; les monuments des arts et des âges ne trouvent pas notre sol ; mais si nouvelle qu'elle soit, si petits qu'aient été les événements, si récentes que soient nos dates, ils n'en portent pas moins avec eux le charme d'un grand intérêt.

L'histoire du Canada revêt cependant un caractère qui lui donne comme un parfum d'antiquité. Elle porte un certain cachet que n'ont pas d'ordinaire les courtes histoires ; tout cela—elle le tire de ce que les mœurs de nos ancêtres ont emprunté à une foi religieuse profonde ces formes naïves et patriarcales des anciens âges. Ce caractère religieux de notre histoire se retrouve à chaque pas qui a marqué le passage de notre petit peuple sur ce sol de notre patrie, depuis le jour où François Ier envoyait les Verazzani et les Cartier à la découverte, comme disent ses instructions, des pays d'Amérique pour y faire fleurir la religion.

Cet esprit de noble et pacifique conquête des tribus sauvages au culte catholique a présidé à presque toutes les grandes découvertes de l'intérieur du continent : les missionnaires jésuites avaient déjà pénétré au fond du lac Supérieur, que les colons de la Nouvelle Angleterre n'avaient pas encore osé s'éloigner du littoral de l'Atlantique. Notre petite nation a été pétrie par la religion ; c'est elle qui l'a formée et c'est elle qui la conservera.

Nos pères étaient guerriers et chasseurs, avant d'être agriculteurs, et c'est au milieu de toutes sortes de dangers qu'ils s'établissaient sur ce sol, en la compagnie de leurs missionnaires : ils ont grandi dans la bravoure et dans la foi.

Lorsque les fautes d'une cour corrompue et les exactions de quelques agents du gouvernement honteux de Louis XV eurent amené la cession du Canada à une autre puissance ; bon nombre